

remplacer pendant plusieurs jours... Nous la verrons ce soir, à neuf heures, rue Beautreillis.

— Dans ce cas, allons déjeuner... Nous passerons ensuite rue de l'École-de-Médecine pour nous assurer s'il est arrivé une dépêche de Jules et, ceci fait, j'irai voir mon père afin de lui annoncer mon voyage.

— Comme vous voudrez, mon ami.

Les fiancés montèrent en voiture.

— Je fais une réflexion... dit Renée tout à coup.

— Laquelle ?

— Rien ne nous empêcherait, n'est-ce pas, de déjeuner du côté de la Bastille !

— Rien absolument.

— Passons donc au boulevard Beaumarchais... Zirza n'est point encore partie pour Port-Créteil, et je lui apprendrai, ainsi qu'à madame Laurier, que nous quitterons Paris demain matin.

Paul trouvait, "in petto," la démarche inutile, puisque le soir même, à neuf heures, Zirza devait venir rue Beautreillis, mais il ne voulut point contrarier Renée par une objection ; il donna au cocher l'adresse du magasin de dentelles et la voiture roula.

Rejoignons Léopold Lantier.

Cinq heures du matin sonnaient ; — c'est assez dire qu'à l'époque de l'année où se passe notre récit, on était en pleine nuit.

Une lumière brillait à travers les persiennes du petit logement que l'ex-réclusionnaire occupait rue de Navarin au rez-de-chaussée. Cette lumière s'éteignit tout à coup.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la porte particulière du logement, — porte que nous avons signalée et qui donnait sur la rue, — s'ouvrit, et Léopold sortit, vêtu comme au moment où il s'était présenté la veille chez madame Laurier, portant une petite valise, et dissimulant soigneusement toute la partie inférieure de son visage sous un ample cache-nez.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XIV

JEAN DEBACLE.

Parmi les toiles on en remarquait trois si franches de couleur, si fines de dessin qu'elles attiraient tout de suite l'attention. L'un représentait un « cavalier » habillé de satin gris argent taillé à la mode régnant sous Louis XIII, et lisant une lettre ; la seconde une petite fille couchée sur des rocs couverts de mousse sombre, et riant au ciel bleu et aux hirondelles, la troisième, « Tête d'Étude » ravissante, semblait plutôt un portrait qu'une figure rêvée ; cependant le regard en était si pur, un souffle ardent soulevait si bien la chevelure blonde, et le fond du tableau s'irradiait de tels tons d'auréole qu'on pouvait aussi croire que le peintre avait composé cette figure afin de la placer plus tard dans un tableau pieux. Deux ailes de plus, on aurait cru voir un ange.

Athanase Besnard entra dans la galerie. Il jeta autour de lui un regard circulaire, le regard du maître inspectant l'ensemble ; ne trouvant rien à changer, il approuva tout d'un sourire et commença lentement son examen. Il marcha droit à la « Tête d'Étude » et s'arrêta longtemps devant elle. On eut dit que force de l'examiner il cherchait à lui arracher le secret dont semblaient emplis deux grands yeux d'un bleu profond, et la tristesse pleine de grâce répandue sur ce front ingénu. Il eut un instant la pensée de lire le nom de l'artiste à l'angle du tableau puis il s'arrêta, se complaisant au mystère de cette œuvre charmante.

Il s'en éloigna pour passer en revue des natures mortes vivement enlées, des paysages printaniers, des scènes de genre. Une fois encore il s'arrêta, et ce fut devant le tableau représentant la petite « Pêcheuse, » riant étendue au bord de la mer dont l'écume élaboussait ses pieds.

En homme déjà accoutumé à trouver des parentés dans ces œuvres d'art, et à juger du coloris et du faire d'un artiste, après avoir contemplé « Yvonne, » il tourna les yeux vers la « Tête » de jeune fille, comme s'il pensait que les deux toiles dussent être de la même main ; puis il écrivit quelques mots sur un carnet, continua sa promenade et la termina devant le « cavalier lisant une lettre » qui, en ce moment, éclairé d'une façon parfaite, laissait admirer la finesse des tons gris du costume, la délicatesse du visage, et la perfection des mains.

— Mais voilà une exposition charmante ! s'écria Athanase, et quand on n'y trouverait que ces trois perles, elles seraient, ma foi, bien suffisantes.

Mis en belle humeur, le propriétaire des « Deux-Mondes » eut la fantaisie de visiter d'une façon complète l'immense bazar débordant de tout ce que produisent diverses industries humaines. En quittant la galerie il donna un regard à des bronzes japonais d'un grand goût, à des porcelaines de Chine au ton bleuâtre couverte de fantaisies surprenantes ; puis les tentures du Dagasthan et du Turkestan confondirent leurs teintes adoucies, et se perdirent au milieu d'un amas de soies brochées d'or, de velours miroitants, de pannes aux tons clairs brodées comme au grand siècle.

Du haut des escaliers dont les rampes supportaient des draperies précieuses, il vit flotter d'une colonne à l'autre, des banderoles d'étoffes de soies dépliées, des vagues de dentelles blondes, puis des colonnettes composées de pièces de rubans multicolores montant en équilibre, tandis que dans certains enfoncements de grands feuillages et des bouquets éclatants luttèrent à s'y méprendre avec la nature.

Au milieu des comptoirs d'où montaient jusqu'à lui des parfums confondus des cuirs de Russie, des flacons d'eau de rose et de gardenia, les senteurs plus fortes des chanvres, il voyait s'agiter la foule grossissante des acheteuses, errer les commis empressés, les jeunes filles alertes, vêtues uniformément de noir, égayant cette toilette sombre par une fleur, un ruban, un bijou, une dentelle.

Pendant quelques instants il s'amusa de la vue de ce mouvement de ruche en travail, puis passant de l'ensemble au détail, il traversa les galeries emplies de lingerie éblouissante, confondant les broderies, les rubans et les dentelles, tentation multiple présentée aux femmes, effleurant d'une main délicate les batistes transparentes, les flots de dentelles neigeuses, les satins d'un bleu tendre et d'un rose délicat perdus sous les volants de malines.

Dans un angle il regarda avec un sourire les ombrelles fleuries